

Ce que font les hommes et qu'ils appellent « journal », une femme va tenter de le faire à sa façon.

Cette année-là, à la douzième lune, le jour passé le vingtième, à l'heure du Chien, nous avons pris le départ. C'est ce qui suivit que j'ai essayé de jeter sur le papier.

Certain personnage, achevées les quatre ou cinq années de son gouvernement, accomplies les formalités d'usage et quitus reçu, quittait la résidence où il avait vécu pour rejoindre l'endroit où il devait s'embarquer. Les uns et les autres, connus et inconnus, étaient venus le saluer. Quant à ceux qui, ces années durant, avaient été de ses intimes, au regret de le voir partir, ils firent tant et s'agitèrent si bien que la nuit déjà était avancée.

Le vingt-deux, l'on implore les dieux afin d'arriver sans encombre jusqu'en Izumi. Fujiwara no Tokizané, encore que l'on dût emprunter la voie des navires, oriente le cheval. Grands, moyens et petits se saoulent à mort et se dessalent sur les bords de la mer.

Le vingt-trois, se trouve là un nommé Yagi no Yasunori. Cet homme n'était en aucune façon au service du gouvernement de la province. Ce néanmoins, il procède somptueusement à l'orientation du cheval. Était-ce dû aux mérites du gouverneur, toujours est-il, alors que le commun des gens du pays désormais ne se montre plus, cet homme de cœur est, lui,

venu sans réticence. Et l'éloge que j'en fais ne doit rien aux présents dont il nous a comblés.

Le vingt-quatre, c'est au tour du Maître des Homélie d'orienter le cheval. Tout ce qui se trouve là, grands ou humbles, et jusqu'aux enfants, est ivre à en perdre le sens, et ceux mêmes qui ne connaissent le signe *un*, de leurs pieds tracent par jeu le caractère *dix*.

Le vingt-cinq, de la résidence du gouverneur l'on apporte une lettre d'invitation. Nous nous rendons à l'invite, et le jour tout le jour, la nuit toute la nuit se passent en divertissements d'ordre musical, jusqu'à l'aube.

Le vingt-six, toujours à la résidence du gouverneur, l'on festoie à grand bruit, et les domestiques eux-mêmes sont couverts de présents. On déclame à pleine voix des poèmes en langue de Kara. Le maître de maison, l'hôte, et les autres composent des chants de Yamato. Pour ce qui est des poèmes de Kara, je ne les puis transcrire. Des chants de Yamato, voici celui que composa le maître de maison :

En quittant la Ville
je venais avec l'espoir
de vous rencontrer
or en vain suis-je venu
puisque déjà vous partez

Voilà ce qu'il dit, et voici ce que composa l'ancien gouverneur qui s'en allait :

De loin par la route
des vagues immaculées
qui donc sinon vous
sera comme je le fis
venu pour me relayer

Il y en eut certes d'autres encore, mais rien sans doute qui valût. Devisant de choses et d'autres, ensemble ils descendent, puis le maître de l'heure et celui d'avant, se serrant les mains, échantent des propos aimables qu'embrouille l'ivresse, et chacun s'en va de son côté.

Le vingt-sept, nous quittons Ôtsu pour cingler vers Urado. Parmi nous, il est une personne qui, pour avoir perdu une enfant née à la capitale et morte subitement en cette province, avait, de tout ce temps, assisté à la joyeuse animation du départ sans proférer une parole. Retourner à la Ville ne signifie pour elle que tristesse et regret de l'enfant qui n'est plus, et sa détresse fait peine à voir. Quelqu'un alors écrit et me fait voir ceci :

Il est une chose
qui m'afflige quand je pense
à la capitale
c'est qu'il était une enfant
qui point n'y reviendra

Et encore, à un certain moment :

Être oublieux
comme si vivait encore
celle qui n'est plus
au point de s'en enquérir
voilà certes le plus triste

Sur ces entrefaites, en un lieu dit Kako-no-saki, le frère du gouverneur et tel et tel autre nous rejoignent, apportant du saké et le reste ; assis sur la grève, ils nous disent la peine qu'ils ont à nous quitter. Ceux d'entre les gens de la résidence du gouverneur qui sont ainsi venus, laissent entendre par leurs discours qu'ils ont du cœur. Et tout en disant de la sorte leurs regrets, sur le mode des pêcheurs qui sur la côte halent leur filet, à l'unisson ils chantent :

Canards des roseaux
sur la berge rassemblés
dans le vague espoir
de retarder le départ
nous sommes ainsi venus

Et à ces paroles, qu'il avait hautement appréciées, celui qui s'en allait répondit par ce poème :

Profond autant que
la vaste mer que la perche
ne saurait sonder
est le fond de votre cœur
à cela je le vois bien

Cependant que le pilote, indifférent à ces épanchements, et qui du reste a bu tout son saoul, dans sa hâte d'appareiller se démène disant que la mer était pleine et que le vent allait se lever, si bien qu'on se dispose à remonter à bord.

C'est l'occasion que d'aucuns saisissent pour déclamer des poèmes de circonstance en langue de Kara. Un autre, et encore que l'on fût dans une province de l'ouest, dit un chant du pays de Kahi. Quelqu'un observe que cette façon de chanter avait de quoi soulever la poussière des cabines et faire dériver les nuages qui vont au ciel. Cette nuit-là, nous faisons escale à Urado.

Le vingt-huit, nous quittons Urado pour gagner Ôminato. Entre temps, le fils de l'avant-dernier gouverneur, Yamaguchi no Chiminé, avait apporté du saké et autres bonnes choses qu'il a chargés sur le navire. En route, on boit et on mange.

Le vingt-neuf, nous faisons escale à Ôminato. Le médecin du gouvernement vient tout exprès nous apporter *toso** et *byakusan*, avec ce qu'il faut de saké. Il semble dans les meilleures dispositions.

*Les mots en italique sont définis dans le lexique en fin de volume.